

sectaire sentait bien que pour égarer les espris et corrompre les cœurs, il lui fallait d'abord faire la nuit dans les intelligences ; et voici que l'on dissipait ces ténèbres nécessaires aux complots malfaisants. Il n'en fallait pas davantage pour irriter ces grossiers corrupteurs de la jeunesse, et pour attirer à l'Institut les plus vives attaques. Mais l'œuvre de Dieu ne fut pas entravée par ces mesquines jalouies ; elle y trouva au contraire un regain de force et de vitalité. En 1785, l'Institut comptait 121 maisons, 800 frères et 550 classes fréquentées par 36,000 élèves.

Sept ans après, le flot révolutionnaire se déchainait sur la France et entraînait dans son cours les grandes choses du passé. L'Institut ne put échapper à ce terrible débordement. Mais comme un arbre profondément enraciné dans le sol, il ne fit que courber la tête sous l'effort du torrent dévastateur ; et, quand les flots se furent calmés, il se redressa plus fort que jamais, pour grandir encore et étendre plus loin ses rameaux seconds.

Il était réservé à notre siècle de tenter un suprême effort pour l'arracher du sol où l'avait planté la main de J.-B. de la Salle. Vous n'ignorez pas, mes frères, avec quelle infernale énergie l'impiété contemporaine travaille à soustraire la jeunesse à toute influence religieuse. Sous prétexte d'appliquer à cette grande œuvre de l'éducation les principes tant vantés et si mal compris de liberté et d'égalité, on veut forcer les enfants à entrer dans les voies de l'erreur et de l'irréligion. Et l'on donne à ce projet diabolique le nom "d'éducation laïque." De là cette lutte à mort qu'on livre à tous les instituteurs chrétiens.

Vous vous rappelez, mes frères, cette scène touchante de l'Evangile où nous voyons les petits enfants se presser sur les pas de Jésus, et solliciter ses divines caresses. Les disciples importunés veulent écarter ces chers petits. Alors le Maître laisse tomber de ses lèvres cette parole d'une adorable mansuétude : "*Sinite parvulos ad me venire* ; laissez venir à moi les petits enfants." Eh bien ! cette scène se renouvelle aujourd'hui sur un plus vaste théâtre et dans des conditions plus attristantes.

L'Eglise, comme une bonne et tendre mère, passant à travers le monde pour y semer les bienfaits et les miracles, voit accourir à elle les petits enfants, qui l'aiment et qui sont avides de ses saintes caresses. A ce spectacle, les ennemis du Christ, dans leur jalouse fureur, interviennent, et, portant une main profane et grossière sur ces pauvres petits que l'Eglise instruit et bénit, ils veulent les arracher de ses bras maternels. L'Eglise proteste, comme autrefois Jésus ; et, par la bouche de ses prêtres, de ses religieux, de ses frères, elle dit aux barbares : "Laissez donc venir à moi les petits enfants. Vous voyez bien qu'ils m'aiment."